

Catherine Ebert\*

## **La malice de l'oxymore ou bien le vertige de l'entre-deux**

« Maintenant s'éveille pour la raison la passion du paradoxe, passion où elle veut [...] sa propre ruine. »

Søren Kierkegaard, *Miettes philosophiques*

Si Maurice Blanchot est réputé pour avoir une part de lion dans l'autonomisation du littéraire, la libération de l'écriture par rapport à sa fonction référentielle dont tous les paradigmes antérieurs l'ont sommée passe chez Blanchot – et beaucoup s'en faut qu'il puisse en être autrement – à travers la langue. L'oxymore l'envahit et par le travail qu'il fait, il permet à la langue et à la littérature qui se rejoignent dans et se subsument à l'écriture, de se décentrer. Dans la mesure où l'occurrence massive de l'oxymore chez Blanchot a déjà fait couler beaucoup d'encre, la tentation et la tentative d'affiner l'explication du travail de l'oxymore poursuivront leur « obscur objet de désir » par plus d'un détour. Quelque direction qu'elles prennent en sens vertical, elles s'ouvriront sur une brève mise en place de données sémantiques et stylistiques. Celle-ci déblaiera le terrain à deux sphères attenantes, psychanalyse et philosophie, dont chacune est en mesure de saisir une dimension particulière de l'oxymore. La boucle se refermera sur le retour à Blanchot à travers le bilan des acquis que le parcours aura apportés.

L'oxymore n'a jamais joui de l'attention comparable à celle que les stylisticiens vouent à la métaphore, maîtresse des tropes, mais il mérite autant qu'elle un questionnement plusieurs azimuts. En guise de préambule, quelques faits plus ou moins notoires. Le nom de cette figure qui réunit deux termes à sens contraire est lui-même un oxymore – il vient du grec *οξύς*, « aigu, spirituel, fin » et de *μωρός*, « niais, stupide ». Il fut pour cela même désigné par les traités de rhétorique anciens, par exemple dans le célèbre Fontanier, comme paradoxisme et bénéficiait de la prédilection des époques qui se sont senties dans l'impasse, « hors des gonds », en proie à un vide historique ou axiologique tels que le baroque, le maniérisme et le romantisme<sup>1</sup>. A un premier niveau d'analyse, rien n'est

\* Université Charles, Prague.

---

<sup>1</sup> Quoique sa présence dans les textes, supposés relever d'un classicisme décanté, concourt à contester la netteté de la frontière entre celui-ci et le baroque cautionnée par l'emploi des notions forgées a posteriori. Cf. Šuman, Závěš. *Catégories exogènes vs catégories endogènes. « Baroque » et « Classicisme » dans Médée de Corneille*. En préparation pour la revue *Études Romanes de Brno*. Cf. infra.

plus facile que de reprendre la définition consacrée selon laquelle l'oxymore est l'alliance des antonymes. Et rien n'est plus vrai. Or, un examen sérieux ne peut véritablement commencer qu'au-delà (ou en-dessous) de cette définition.

Lorsque Freud publie en 1910 l'article *Des sens opposés dans les mots primitifs*<sup>2</sup>, il plante un second jalon à la piste balisée par *L'Interprétation des rêves* et dont le fil conducteur est le parallélisme de moins en moins contestable de certains processus psychiques et de certains processus langagiers. En vue de corroborer cette thèse, il se réfère amplement à l'article éponyme (*Ueber die Gegensinn der Urwoerte*) de l'égyptologue Karl Abel qui a examiné des mots aux acceptions antithétiques repérés dans les couches archaïques des langues anciennes et que l'antagonisme sémantique distingue des expressions simplement polysémiques. Le philologue sagace intrigué par le phénomène déconcertant en a donné une explication qui retint l'intérêt de Freud : nos concepts naissent par comparaison car un sens n'a d'abord pas d'existence indépendante et ne l'acquiert qu'en rapport avec ce qui s'en démarque. A l'origine, le mot signifie surtout le rapport et seulement après, les deux sens peuvent être pensés séparément. La mise en valeur perspicace du rapport prend une double, voire une triple importance. Outre de faire d'Abel un structuraliste avant la lettre attentif à la fonction différentielle du rapport qui prélude à la logique du *Cours de linguistique générale*, et à l'esprit structuraliste des années 50 et 60<sup>3</sup>, elle traduit à travers l'intérêt qu'elle éveille chez Freud la sensibilité de celui-ci pour tout ce qui est fait de structure. Elle peut ainsi se placer en amont des facteurs qui expliquent<sup>4</sup> la fécondité d'une lecture structuraliste de Freud même, sinon au prime abord, que son oeuvre soit seulement devenu objet d'une telle lecture. Mais en troisième lieu l'analyse d'Abel est très avantageuse, voire « astucieuse » pour Freud parce qu'elle atteste de la concomitance de deux contraires dans l'élaboration linguistique primitive des concepts. Elle fournit ainsi à Freud le bel exemple d'un mécanisme psychique inconscient, ici en oeuvre dans la langue, qui pose simultanément le oui et le non sans trancher et qu'il a lui-même remarqué dans le travail du rêve en le démontrant par moult

---

<sup>2</sup> In : *Essais de psychanalyse appliquée*. Trad. par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, Paris : Gallimard 1978. 251 p.

<sup>3</sup> Dosse, François. *Histoire du structuralisme I: le Champ du signe : 1945-1966 ; Histoire du structuralisme II : Le Chant du cygne : 1967 à nos jours*. Paris : LGF, 1995. 472 p., 542 p.

<sup>4</sup> A moins qu'il ne soit trop facile de concocter cette explication *après coup* et de tomber dans le piège de l'illusion rétrospective.

exemples onze ans plus tôt dans la *Traumdeutung*<sup>5</sup>. Le *traumarbeit* ne dispose pas de signe de négation et en est réduit à figurer par un même élément un sens et son contraire, tout comme l'élaboration linguistique primitive des concepts. La nature archaïque des procédés de symbolisation du langage au sens propre et du langage de l'inconscient importe cependant moins à Freud que leur analogie pressentie déjà dans l'oeuvre citée<sup>6</sup> et promise à un avenir glorieux : Lacan mis à part, elle est entérinée en 1956 lorsque Jakobson établit deux équivalences bien connues entre la condensation et la métaphore d'une part et le déplacement et la métonymie de l'autre. Alors que pour Franco Alvisi, l'oxymore est une figure névrotique<sup>7</sup> – la tension que l'oxymore installe entre son premier sens et celui qui le contredit s'apparente à la dynamique de la névrose où la réalité refoulée ou contrée par le déni fait pression sur ce en quoi ces mécanismes de défense, le refoulement ou le déni (pour ne pas parler de la [dé]négation), l'ont invertie.

Que la jonction de deux contraires ait partie liée avec l'inconscient, tout y concourt : l'oxymore défie avec un sourire furtif, sournois mais malicieux le principe aristotélicien de non-contradiction tout comme l'inconscient. Il tranche à l'instant même où il ressoude et sollicite à la fois le régime analytique et le régime synthétique de l'activité imagogène répertoriés par Gilbert Durand<sup>8</sup>. Son dualisme place son foyer là où règne, indéfectible, l'indécidabilité non seulement entre les deux termes contraires mais encore entre leur fusion et leur disjonction, leur union et leur séparation. Le principe sémantique de l'oxymore, le plus manifeste,

---

<sup>5</sup> *L'Interprétation des rêves* a bel et bien paru à la toute fin de 1899, mais l'auteur, conscient de son importance, a tenu à la faire dater, au prix d'un léger décalage, de l'année 1900, pour que le beau chiffre rond nimbé d'un symbolisme des commencements, des renouveaux ou des ruptures jouât au profit de l'oeuvre fondatrice.

<sup>6</sup> Le parallèle du rêve et du rébus est beaucoup plus connu qu'un exemple plus éloquent selon moi, lorsque la figuration du rêve reçoit la comparaison avec un atelier de filage, cette comparaison même étant « filée » à l'aide d'un extrait du *Faust* de Goethe. Son éloquence passe bien évidemment par l'étymologie commune des mots *texte* et *tissu*, si chère à Barthes.

<sup>7</sup> Alvisi, Franco. *L'Éclatement de la littérature de l'oxymore*. Accessible sur : [www2.lingue.unibo.it/dese/.../Alvisi/oxymore\\_eclatementlitterature.pdf](http://www2.lingue.unibo.it/dese/.../Alvisi/oxymore_eclatementlitterature.pdf)

<sup>8</sup> Durand, Gilbert. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, 1960. Durand métaphorise ces deux régimes, l'un, diurne, et l'autre, nocturne, respectivement par l'image de l'épée et l'image du denier. Leurs symbolismes, celui d'une arme tranchante (« analytique » au sens étymologique de division, de découpage) et celui d'une forme ronde (unificatrice, complète, synthétisante) rendent de manière fort opérante – car ancrée dans l'archétypologie – la dynamique propre à chacun des deux régimes et, à la fois, leur opposition.

est alors en corrélation avec les structures anthropologiques de l'imaginaire irriguées elles aussi par les processus primaires.

A la différence des autres figures rhétoriques, l'oxymore joue de l'écart maximum de deux sens et son antilogie soulève avec plus de prégnance le rapport du même et de l'autre, figure phare de la modernité dont l'instance a culminé avec cette dernière au XX<sup>e</sup> siècle. Le rôle de la différence/différenciation dans l'organisation mentale du monde par l'homme en tant qu'enjeu psycholinguistique de la frontière placée au sein de l'oxymore nous fera cependant passer au troisième volet de notre examen dont l'axe sera la dialectique.

Avoir affaire à la dialectique nous met en demeure de voir en quoi consiste sa relation à l'oxymore car une question couve en son sein que l'entrée en jeu de la dialectique attise : l'oxymore est-il en raison de l'indécidabilité de l'antagonisme un *perpetuum mobile* de la dialectique ou bien, en bafouant le principe aristotélicien de non-contradiction, lui porte-t-il un coup de Jarnac ? Etant donné que la pensée de Hegel doit son aura et sa diffusion en France<sup>9</sup> à Alexandre Kojève, il faut voir quel mode de l'hégélianisme a ravitaillé l'oeuvre de ceux, dont Blanchot, qui soit avaient assisté au cours légendaire de Kojève, soit l'avaient lu dans l'édition qu'en a donnée Raymond Queneau<sup>10</sup>. Chez le père de la dialectique moderne, le donné et son dépassement articulés dans l'énergie du désir, principe moteur de l'histoire humaine *non naturel* – c'est sur cela qu'insistent certains exégètes de Hegel<sup>11</sup> – sont étalés dans le temps et séparés par une frontière nette. Cette dernière se situe dans la succession qui relève de la représentation aristotélicienne du temps reprise par Descartes, où le temps est ravalé à la successivité. Or, Kojève a infléchi la *Phénoménologie de l'esprit* vers l'anthropologie et de cette sorte a plus encore creusé le fossé entre la sphère humaine et celle de la nature. On peut remarquer en cours de route que la lecture de Hegel par Kojève trahit l'ascendant exercé sur la philosophie d'alors par la phénoménologie<sup>12</sup> et la différence qu'elle brandit à l'encontre des scientismes de tous gabarits, entre l'étant et le *Dasein*. Ainsi le dualisme,

---

<sup>9</sup> Bien que son premier apôtre fût au XIX<sup>e</sup> siècle Victor Cousin.

<sup>10</sup> Kojève, Alexandre. *Introduction à la lecture de Hegel*. Leçons sur la « Phénoménologie de l'esprit » professées de 1933 à 1939, à l'École des hautes études, réunies et publiées par Raymond Queneau. Paris : Gallimard, 1947. 597 p.

<sup>11</sup> P.ex. Pierre Macherey. Avec l'anthropologie du désir, nous serions dans la lignée (autre continuité sous-jacente à notre réflexion) allant de Spinoza à travers Leibniz, Hegel, et Freud jusqu'à Lacan, jusqu'à Ricoeur.

<sup>12</sup> L'histoire de la philosophie explicite cet impact en assignant d'une part aux années 20 l'étiquette de « décennie phénoménologique », et de l'autre, à certains philosophes celle de « génération des trois H » (Hegel, Husserl, Heidegger).

platonicien à l'origine et cartésien quelques vingt siècles plus tard, se trouve-t-il lui-même « modernisé » parce que dialectisé : au lieu de fixer les frontières immuables entre l'esprit et la matière ou entre le *cogito* et le corps, en d'autres mots encore du sujet et de l'objet, il trace, dans ce qui est plutôt Kojève reflété par le miroir de Hegel que l'inverse, non seulement la différence entre l'humain inachevé et le non-humain statique et figé en soi, mais en plus l'essence par essence contradictoire, oppositionnelle, de l'homme. Alors que tout étant, entité de la sphère de la nature, est un donné identique à lui-même (l'en-soi, dira Sartre en forgeant pour le français les équivalents des notions de Hegel), l'être humain poussé par le désir à changer – nier – l'état actuel de la réalité y compris lui-même est dénué d'identité de soi à soi. L'homme en tant que coexistence de la positivité et de la négativité est promis au dépassement de soi car toujours (sinon toujours déjà) ouvert sur ce qu'il n'est pas encore. Et c'est exactement dans cette lecture de Hegel par Kojève que s'inscrit l'oxymore de Blanchot : triomphant de la linéarité du temps extérieur y compris celle du signifiant il enclenche en son sein un mouvement perpétuel d'oscillation entre l'un et l'autre terme de sa structure. D'étanche, la frontière entre les oppositions (affirmation et négation) devient perméable, osmotique. Décloisonnée en vue de la neutralisation du binarisme, elle passe de frontière-rupture à frontière-tournant. Vincent Descombes illustre la réhabilitation de la négativité sur l'exemple de la bague dont l'anneau d'or renferme un vide<sup>13</sup>. L'or sans ce vide ne serait qu'un morceau de métal précieux ; le vide n'existerait même pas sans l'anneau qui le renfermant le délimite. Pour l'existence de la bague, le plein de la substance et le vide en son centre sont d'une nécessité strictement égale parce que le néant enclavé au cœur de l'être participe de la forme de l'ensemble.

La métaphore de Descombes traduit en termes d'espace la structure de l'oxymore en donnant à « voir » la simultanée de la positivité et de la négativité, que le procédé dialectique était dans le temps. Cette mise en image est tout de même incapable de rendre compte de la dynamique de l'oxymore car elle fixe le mouvement qui fait fi à la succession de deux phases rétractées sans vergogne en une seule. Ce mouvement brûle en outre deux types de différence : hormis la succession temporelle, la distinction spatiale. Par cet effet, il nous reconduirait une fois de plus à l'esprit métamorphique des époques ébranlées. Il émerge dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et est sensible à l'impermanence et à l'aspect transitoire de ce moment historique à la jointure du Moyen Âge et de la

---

<sup>13</sup> Descombes, Vincent. *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*. [Paris : Minuit](#), 1979.

modernité. Il s'exprime ensuite dans celles des manifestations artistiques du XVII<sup>e</sup> siècle qu'on réunit autour du pôle « baroque » ou « maniériste » de l'époque concernée<sup>14</sup>. Pour la même raison d'ailleurs, l'oxymore peut servir de figure emblématique à la décadence, époque charnière elle aussi, partagée entre l'ignoble et le sublime, le laid lugubre et morbide, voire scabreux à la Lautréamont et le beau ciselé et autotélique, l'archaïsme et la néologie, bref entre le sentiment d'une fin inéluctable et d'un commencement qui se lève sur les ruines du monde déchu, promis à la disparition<sup>15</sup>.

Si nous traduisons la structure de l'oxymore en langage mathématique nous obtenons l'algorithme suivant :  $A=A$  et  $A=\text{non-}A$ . Est-ce que ces deux assertions que pose l'oxymore valent **tout à la fois** ou bien **aucune** des deux ne vaut ? Elles s'entrechoquent dans la brèche ouverte et maintenue par le va-et-vient entre les deux termes tout en se disputant ce *no man's land* dans lequel l'oxymore triomphe de la linéarité du signifiant, comme il a été déjà dit, pour desserrer l'étau du binarisme. Dans cet entre-deux précaire mais salvateur, la vertu dissolvante de l'oxymore démolit jusqu'à la différence entre la différence et l'identité, ce que confirme l'étymologie de ce tiers qu'est le neutre qui nous reconduit à Blanchot et qui réunit « l'un et l'autre » aussi bien que « l'un ou l'autre ». Le mouvement défriche une zone frontalière et neutre à force de briser la frontière sémantique par-delà laquelle les deux significations débordent ensuite l'une vers l'autre jusqu'à s'interpénétrer en dépit – ou en raison – de leur antagonisme. Sous cette lumière le passage perpétuel et insaisissable de la scission et à la réunion et vice versa ressemblerait plutôt à la marche dans l'anneau de Möbius où nous passerions imperceptiblement de l'endroit à l'envers, de l'intérieur à l'extérieur. Cela dit, les plaisirs de l'étymologie ne sont pas pour autant épuisés. Une autre conjecture du même ordre, celle d'Isidore de Séville, rattache le pronom *uter* à *uterus*. Les connotations synonymiques de *matrix* et *mater* apparentent l'espace dans lequel l'oxymore nous fait entrer – cette béance, ce lieu propre au neutre – dans le milieu de notre expérience primitive où nous aurions baigné dans l'indistinction intra-utérine, dans la béatitude fusionnelle de la symbiose à laquelle Grundberger réserve le concept d'élation ou de bonheur élationnel<sup>16</sup>. Par ce biais, nous voilà face

---

<sup>14</sup> Cf. Rougé, Bertrand. « Oxymore et *contrapposto*, maniérisme et baroque : sur la figure et le mouvement, entre rhétorique et arts visuels ». *Études Épistémè*, 9, 2006, *Actes du colloque*, p. 99-129. – S'agissant des catégories exogènes, je mets les notions entre guillemets.

<sup>15</sup> Palacio, Jean de. *La Décadence : Le mot et la chose*. Paris : Les Belles Lettres/essais, 2011, pp. 42-70.

<sup>16</sup> Grundberger, Béla. *Le narcissisme : essai de psychanalyse*. Paris, Payot 1971. *Elatio* comporte étymologiquement les sens d'élévation, de fascination et de félicité et

à la question lancinante qui revient constamment à propos de Blanchot et que pose l'écriture fragmentaire : le fragment est-il un chant du cygne de l'unité perdue et vainement implorée ou une promesse, sans qu'il y paraisse et dont la fragilité avive le tourment, de la reconstituer à partir des épaves dispersées aux quatre vents, des débris et des morceaux aux entailles qui meurtrissent ? Cette même question est susurrée par l'oxymore qui pointe vers l'une des réponses via la racine commune de *uter* et *uterus* – vers la possibilité que la mise au neutre des oppositions et le démantèlement de la frontière restituent une complétude indivise, état du non-manque tantôt fantasmé tantôt inscrit dans l'union avec un *autre* réel (quelque allure que cet autre revête : l'autre humain, l'autre du texte...).

Le principe de structuration oxymorique est souvent éclipsé par le thème particulier qu'il charrie, parce que chez Blanchot, presque tout est soumis à la scission en antilogies. « L'oxymorisation » est massive car le principe incriminé, omniprésent et omnipuissant, est ce qui commande la perception et la vision blanchotiennes du monde ; il est un principe des profondeurs et conditionne, en termes de Gilbert Durand, le trajet anthropologique, « l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social »<sup>17</sup>. Les oxymores sous leur forme habituelle de figures de style faciles à repérer et qu'il serait superflu de citer (de type *nuit blanche*, *L'Écriture du désastre*, p.8) sont surplombés par d'opulentes voûtes oxymoriques qu'on serait tenté de qualifier de syntaxiques<sup>18</sup> : « ... le Fini n'est que le repliement de l'Infini » (ibid., p. 54) ; « ... il [Thomas] faisait de cette absence de vision le point culminant de son regard. » (*Thomas l'obscur*, nouvelle version, p. 17) ; « Un cadavre indélogeable s'y enfonçait, trouvant dans cette absence de forme la forme parfaite de sa présence. » (ibid., p. 38). Au-dessus des oxymores syntaxiques, s'éploient des configurations oxymoriques suprasyntaxiques : « L'immédiateté n'est pas seulement la mise à l'écart de toute médiation, mais l'immédiat est l'infini de la présence dont il ne peut plus être parlé, puisque la relation elle-même – qu'elle soit éthique ou ontologique – a d'un seul coup brûlé dans une nuit sans ténèbres : il n'y a plus de termes, il n'y a plus de rapport, il n'y a plus d'au-delà – Dieu-même s'y est anéanti. » (*L'Écriture du*

---

Grundberger le reprend pour mettre en valeur la nature extatique et exaltante de l'état que le fœtus est supposé éprouver.

<sup>17</sup> Durand, ibid., p. 38.

<sup>18</sup> J'envisage cependant de consacrer une étude au classement et à la hiérarchie des oxymores chez Blanchot.

*désastre*, p. 44). Que Blanchot parle ici à partir de Levinas, l'une de ses références les plus récurrentes, d'un certain type de relation (« éthique ou ontologique ») nous retient pour l'instant moins que, justement, l'enjeu de la frontière en soi et le fait qu'elle intéresse Blanchot, en accord avec Levinas, en tant qu'elle touche aussi bien l'homme que la langue ou, plutôt, l'homme à travers la langue. Ce passage a l'avantage de montrer comment Blanchot insère la structure oxymorique sur plusieurs niveaux du texte pour les imbriquer, en sorte que les niveaux inférieurs servent les niveaux supérieurs dans un « emboîtement » soigné. Si on pousse le raisonnement de Blanchot en sa conséquence ultime, l'espace paradoxal aménagé par la disparition de termes nécessaires bien évidemment à une quelconque structure en tant qu'ensemble relationnel, donne à la relation une forme plus paradoxale que ne serait son absence, la forme d'oscillation mue par l'énergie de l'antagonisme éclaté. L'envahissement par les structures oxymoriques des niveaux de la macrostructure peut être illustré à travers *Le Très-Haut* (1948). La trame de ce roman s'organise autour de la monstruosité d'un système politique qui pousse sa sévérité à l'extrême et où la loi sombre de plus en plus dans l'autosuffisance méprisante à l'égard de tous ceux qu'elle devrait servir. La présence secrète des « cellules » clandestines au sein des institutions officielles, l'indistinction de l'esprit séditieux et des activités subversives fomentées par un ami du protagoniste, et des mesures et pratiques destinées à renforcer le pouvoir de l'État et à étouffer dans l'oeuf tout mouvement factieux : ces motifs oxymoriques sont ancrés, pour le véhiculer et y trouver au retour leur légitimation, dans l'esquive effarante de la frontière entre les oppositions traduites en termes du droit et de la politique, de la différence entre le légal et l'illégal : « ... il [Bouxx, l'ami du héros évoqué ci-dessus] avait de petites sections clandestines dans tous les endroits où l'État avait une existence publique. ... Toute organisation officielle devait finir par abriter sa propre organisation secrète : les mêmes ressources leur servaient à toutes deux, les mêmes papiers, les mêmes cachets et parfois les mêmes hommes, mais l'une était illégale, l'emploi des formules régulières n'était qu'une falsification de plus, et l'autre était vraie et rendait vrai tout ce qui se réclamait de son usage. » (*Le Très-Haut*, p. 198). Comme la frontière entre deux sphères conflictuelles est placée à l'intérieur des entités au départ et en apparence homogènes, elle les désintègre et les structure en unités oxymoriques, « héraclitéennes », étendues, étirées entre deux pôles. Leur complémentarité en appelle à ce maître présocratique des contraires vers qui l'épithète de *Thomas l'obscur* par le biais d'une allusion discrète, trace la filiation la plus reculée de l'auteur. En vertu de l'isomorphie des structures et à travers elle, à son



sommet, *Le Très-Haut* devient un roman oxymorique ou, mieux dit, un roman-oxymore à part entière. Tant que le système est synonyme d'une totalité sans faille et qui est refermée sur elle dans le contexte blanchotien, *Le Très-Haut* pose une question analogue à celle qui préoccupe Jacques Derrida à propos de Bataille – dont les parentés avec Blanchot sont loin d'être toutes relevées. Mais alors qu'il s'agissait pour Derrida de savoir si Bataille était un hégélien avec ou sans réserve<sup>19</sup>, l'ambiguïté que l'oxymore instille dans les textes de Blanchot touche à la difficulté déconcertante de discerner dans son attitude vis-à-vis du philosophe qui put identifier Napoléon à « l'âme du monde » au moment de la bataille de Iéna<sup>20</sup>, l'adhésion à la pensée de celui-là et ce qui la contrarie et la sape. A moins de décréter que les structures oxymoriques de ce roman le plus politique de l'auteur qui « raconte » la fissuration d'un système faisant figure (et office) d'un tout achevé et indéfectible au début et s'associant ainsi avec le concept hégélien de système synonyme de totalité aussi bien qu'avec le système de Hegel même, sont enrobées dans un oxymore « philosophique » à l'intérieur duquel s'entrechoquent dans une série de heurts et de soubresauts, l'hégélianisme et l'anti-hégélianisme de l'habitué assidu de la *Phénoménologie de l'esprit*. Et si Blanchot passe de Hegel à Schelling pour affirmer avec lui que « Avoir un système, voilà qui est mortel pour l'esprit ; n'en avoir pas, voilà aussi qui est mortel. D'où la nécessité de soutenir, en les perdant, à la fois les deux exigences. » (*L'Écriture du désastre*, p. 101), l'attitude oxymorique de Blanchot trouve là, à côté des indices et des signes de sa simple présence, presque une preuve de sa nature de principe effectif. Et bien que nos exemples relèvent de différents niveaux d'ouvrages eux aussi différents et ne se prêtent donc pas à prouver ce que nous envisageons d'avancer, notre parcours n'en propose pas moins à son terme de voir certains textes de Blanchot comme les structures gigognes dont la figure invariante par changement d'échelle, principe d'engendrement des fractales et donc de tautologie de formes, est – l'oxymore.

Comme la solubilité des oppositions convole avec l'insolubilité de l'algorithme, elle se place parmi les certitudes négatives, questions qui, selon Jean-Luc Marion ne peuvent mais surtout ne doivent pas recevoir de réponse. Ce démontage ou ballottage des catégories différentielles permet justement à Blanchot de faire passer la langue outre un double

---

<sup>19</sup> Derrida, Jacques. *De l'économie restreinte à l'économie générale. Un hégélianisme sans réserve*. In : *L'Écriture et la différence*. Paris : Gallimard 1967, pp. 369-407.

<sup>20</sup> Lettre de Hegel à Niethammer. In : *Correspondance I, 1785-1812*. Trad. de l'allemand par Jean Carrère ; texte établi par Johannes Hoffmeister. Paris : Gallimard, 1990, p. 114.

cadre. La langue se retire de la réalité extérieure et se replie sur elle-même laquelle autoréférence répond aux aspirations du structuralisme, alors que d'un mouvement simultané mais inverse la langue déborde vers ce qu'elle n'est plus, le vrai autre de toute parole, son dehors comme dira Foucault<sup>21</sup>, vers ce qui lui est extérieur mais ce qui, quoique antithétique, jaillit de son propre fond en sorte que l'altérité se fait place au sein de l'identité et y ménage une faille irréparable. En cela le geste de Blanchot rime avec l'opération souveraine de Bataille. La langue dégagée de sa fonction référentielle vient à bout de son utilité, risque de se faire engloutir, dévorer par son autre mais seule cette transgression lui vaut la souveraineté.

L'attitude et la démarche de Blanchot relèvent, comme nous l'avons vu, du paradoxe mais sans être paradoxales. Si la transgression de Bataille se définit d'abord de manière éthique, celle de Blanchot se place et s'exerce premièrement dans le langage où le mouvement de la pensée qui est celui même de l'écriture s'en prend aux catégories logiques pour les désagréger. Par ce « *big bang* » sémantico-logique qu'il opère, l'oxymore bouleverse en outre de fond en comble notre appréhension du sens – le sens du sens. Ce n'est qu'en apparence que le sens se fait non-sens, seulement faut-il non pas lui restituer la cohérence car il peut ne l'avoir jamais eue, mais lui accorder le droit à l'opposition ; le droit d'être non pas forcément une unité bien compartimentée, une essence fixe à manier commodément, mais ce mouvement d'oscillation entre *idens* et *alter* dont notre séjour dans l'entre-deux accroît l'amplitude. Ainsi, le sens n'est pas absent ou délogé, comme on se plaît à affirmer, mais fêlé et doté d'une nature analogue à celle de certaines particules subatomiques qui n'existent qu'en forme de mouvement ou tout au plus dans la dualité de onde/corpuscule.

Débordant la dialectique de Hegel, plus dispos à sa récupération chez Kojève, l'oxymore révèle sa double portée. Il montre combien la langue tout comme l'homme est embarquée dans l'aventure de l'identité et de l'altérité et combien ce jeu existentiel en est cautionné. Cela dit, l'oxymore est aussi, il est avant tout une expérience ; un heurt qui saborde l'irréfutabilité illusoire de la logique rationnelle, c'est-à-dire différentielle. L'assouplissement et la fluidité de la frontière transforme l'espace de l'oxymore en « le lieu de l'avoir-lieu »<sup>22</sup>, à savoir celui de l'événement qui fait échouer le binarisme, celui où non seulement s'affirme mais où s'épanouit le potentiel ontologique de la langue consubstantiel à sa

---

<sup>21</sup> Foucault, Michel. *La Pensée du dehors*. Montpellier : Fata Morgana, 1986. 69 p.

<sup>22</sup> Derrida, Jacques. *L'Université sans condition*. Paris : Galilée, 2001, p. 24.

dialectique. Le mouvement par lequel les deux sens opposés de l'oxymore se déversent l'un vers l'autre par-delà la frontière « déperméabilisée » correspond au mouvement dont nous mêmes sommes le lieu. Ainsi, la dialectique de la langue pointe vers la dialectique de l'humain, cette « métaphysique de centaure » de Fink<sup>23</sup>, condition de l'homme déchiré entre une totalité perdue mais convoitée et promise, tangué entre le désir et l'absence du désiré, entre l'état actuel du réel et le besoin de le subvertir en son contraire. L'oxymore n'est-il donc pas, tout compte fait, la figure qui dit la nature dialectique de l'être humain, voire son ontologie même ?

#### Ouvrages cités de Maurice Blanchot

Blanchot, Maurice. *Le Très-Haut*. Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1948. 137 p.

Blanchot, Maurice. *Thomas l'obscur*. Nouv. Version. Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1950. 243 p.

Blanchot, Maurice. *L'Écriture du désastre*. Paris, Gallimard, NRF, 1980. 220 p.

#### Bibliographie sélective

Canguilhem, Georges. *Hegel en France*. Magazine littéraire, novembre 1991, n°293, pp. 26-29.

Descombes, Vincent. *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*. [Paris : Minuit](#), 1979. 224 p.

Fontanier, Pierre. *Les figures du discours*. Préf. par Gérard Genette. Paris : Flammarion, 1968. 503 p.

Foucault, Michel. *La Pensée du dehors*. Montpellier : Fata Morgana, 1986. 69 p.

Freud, Sigmund. *L'Interprétation des rêves* (partie *Le travail du rêve*). Nouv. éd. aug. et entièrement révisée par Denise Berger, trad. par Ignace Meyerson. Paris : PUF, 1996. 573 p.

---

<sup>23</sup> Fink, Eugen. *Le jeu comme symbole du monde*. Trad. de l'allemand par Hans Hildenbrand et Alex Lindenberg. Paris : Minuit, 1993. 244 p.

Freud, Sigmund. *Des sens opposés dans les mots primitifs*, 1910. In : *Essais de psychanalyse appliquée*. Trad. par Marie Bonaparte et Mme E. Marty. Paris : Gallimard 1978. 251 p.

Macherey, Pierre. *Kojève l'initiateur*. Magazine littéraire, novembre 1991, n°293, pp. 51-54.

Marion, Jean-Luc. *Certitudes négatives*. Paris : Grasset, 2009. 324 p.

Prandi, Michèle. *La grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*. Paris : Minuit, 1992. 267 p.